

# LES ARTS

www.patchwork



PHOTOS: JACQUES GRENIER

Sept heures le matin, Cité du multimédia, à Montréal. Un mégachantier s'active. Le recyclage d'un Faubourg des Récollets autrefois dynamisé par des industries conventionnelles fait vibrer le sol et soulève la poussière. Lorsque, quelques heures plus tard, les «multimédieux» arrivent, les grues se balancent dans le ciel. Drôle de réveil. Avant de se faire image et virtualité, le multimédia se fait béton. La réurbanisation du quartier, son éveil à sa nouvelle programmation et sa nouvelle industrie, implique aussi de nouvelles manières de vivre. Portrait d'un mode de vie mouvant.

## THÉÂTRE

*Feu et papier*

Page C 3

## MÉDIAS

*Quelle réalité?*

Page C 5

## FORMES

*Eco-design*

Page C 8

## Cinéma

Page C 4

## Disques

Page C 6

## S o c i é t é

BERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

**E**n juin 1998, le ministre Bernard Landry sortait de son sac un projet ambitieux, celui de doter Montréal d'une Cité du multimédia, afin de participer à la relance économique de la métropole, de créer une vitrine qui allait permettre à cette nouvelle économie de faire front commun et de créer un nombre important d'emplois (10 000), essentiellement destinés aux jeunes. Ces nouvelles installations allaient avoir pour site le quartier historique du Faubourg des Récollets, alors laissé à l'abandon par les industries traditionnelles, surtout des fonderies. A grand renfort d'abris fiscaux, le ministre Landry entendait favoriser le réaménagement des espaces vacants appartenant à la Ville de Montréal au profit du multimédia. Un quartier en déroute allait revivre grâce à la Cité du multimédia.

Or, il bat à nouveau, le cœur dudit quartier. Quiconque se promène actuellement dans les rues revitalisées du Faubourg des

Récollets doit se rendre à l'évidence. D'ici à ce que les promesses soient tenues, que, sous l'effet des investissements massifs de l'État, se concrétise l'implantation de l'ambitieuse Cité du multimédia et que les modes de vie se stabilisent, le quartier autrefois fatigué montre d'abord les lourdes cicatrices d'un changement d'identité. Le développement massif entraîne des modifications importantes du tissu urbain. Les trottoirs sont pratiquement inexistantes, cassés par la restructuration des canalisations, les rues se lézardent, les pavés se défont.

À San Francisco, au début des années 1990, dans le quartier SoMa (South of Market), les loyers modiques et la proximité du centre-ville ont stimulé la rénovation progressive des bâtiments tout juste avant que ne viennent s'y agglutiner diverses entreprises informatiques. Le Multimedia Gulch a attiré des restaurants, des pubs, des bars branchés, un style de quartier s'est ainsi défini. La spirale de la dégradation s'est interrompue pour ce quartier ancien.

VOIR PAGE C 2: PATCHWORK

## ARTS

## PATCHWORK

Dans la Cité du multimédia, une culture de l'image se dresse dans une industrie aux contours flous, en évolution foudroyante

SUIITE DE LA PAGE C 1

Ceux qui vont définir le paysage visuel dans lequel nous baignerons dans quelques années s'installent graduellement dans la Cité — s'étendant entre la rue McGill, le canal de Lachine, l'autoroute Bonaventure et la rue William —, qui elle est loin d'avoir une image fixe. Une véritable sous-culture se forme ici, celle des jeux vidéo, des images sautillantes de la vidéo, bref une culture de l'image se dresse dans une industrie aux contours flous, en évolution foudroyante. Plus que les artistes en arts visuels dont il faut regretter la diffusion limitée des œuvres, ces «jeunes», dont beaucoup sont issus d'écoles professionnelles, vont définir le paysage d'Internet demain, comme du cinéma d'animation. Ils ne sont pas tous des créateurs, certains sont des artisans imagiers, d'autres des

concepteurs. Leur force? Les meilleurs sont au fait de ce qui se fait en matière de technologie de traitement de l'image, les plus convoités sont ceux parmi les infographistes qui savent donner corps et souffle à des univers graphiques dont on souhaite qu'ils seront de plus en plus inédits.

Quel visage vont-ils donner à ce quartier? Est-il en passe de devenir une sorte de boulevard Saint-Laurent dans le Vieux-Montréal. A la friperie qui fut la gloire et la légende de cette artère au début du siècle dernier ont succédé cafés et autres endroits branchés. La Cité du multimédia, disent certains auteurs, vise à remplacer une activité économique par une autre, d'une nature à endiguer le déclin d'installations mobilières vétustes.

Un ouvrage paru récemment (*Les Espaces dégradés: contraintes et conquêtes*, sous la direction de

Gilles Sénécal et de Diane Saint-Laurent, PUQ, 2000) consacre du reste un chapitre au phénomène: «Le multimédia à Montréal: le high-tech à la rescousse des espaces fatigués». Les auteurs, Claude Mangazol, Eric Robitaille et Philippe Roy, font un rapprochement entre la revitalisation par le multimédia d'une zone «péricentrale» de San Francisco et la réalité montréalaise. Le Faubourg des Récollets, devenu depuis 1998 la Cité du multimédia, est le fruit «de forces émergentes» sur lesquelles il serait préférable de capitaliser. «Les activités du multimédia, selon les auteurs, sont aptes, par leur nature et par leur comportement observé, à tirer parti des avantages des zones péricentrales et à constituer un ferment de redéveloppement.» La reconfiguration matérielle du quartier est entre les mains des architectes de la SDM, l'identité du quartier est entre les mains de ses usagers.

## À la rescousse

Les auteurs défendent la thèse suivante: «Les activités du multimédia sont de nature, par leur dynamique propre, à contribuer au "raccommodage" du tissu urbain». Ils expliquent que l'intervention du gouvernement a su miser sur des «signes d'éveil» que montrait déjà le quartier «profondément dégradé». C'est dire que, pour les (quelques) habitants du quartier de la première heure, la donne change complètement.

Rue Prince, les conditions de vie sont détestables. «La poussière, le bruit sont insupportables, les conditions de vie sont un calvaire», explique Sylvie Lachance, qui habite dans le quartier depuis plus d'un an. Une pétition a circulé pour refaire l'asphalte du stationnement devant le pâté de maisons à l'angle des rues Prince et de La Commune, mais les futurs projets de reconstruction rendent ces tentatives vaines.

Sylvain Martellino a inauguré il y a deux ans le restaurant branché Union, rue McGill. Au tournant des années 90, il organisait dans le secteur des événements de nature underground, des lancements comme des défilés de mode dans «des espaces libres alors, hypothéqués aujourd'hui par la Cité du multimédia», explique-t-il. «Il faut avouer que la présence des artistes à l'état pur a beaucoup été diluée par le boom économique. Mais ces activités sont remplacées par de nouveaux arts compatibles avec les aspects dominants du quartier. La communauté artistique va pouvoir survivre. La SDM veut sauvegarder des bâtiments pour les convertir en centre multiculturel, à naître au printemps 2001.» Martellino fait ici référence aux futurs espaces du centre Quartier Éphémère, rue Ottawa, dans la Fonderie Darling, projet dont il est l'un des partenaires.

Mais ce style de vie qu'un certain lieu commun associe à la bohème risque fort peu de représenter une véritable manne financière dans quelques années. «Une prise de conscience récente fait en sorte que le secteur se développe en terme de services qui rendent la vie de quartier plus viable», souligne Martellino, qui pilote également un projet d'établissement hôtelier comportant «entre 38 et 100 chambres» sur le même site, histoire d'accueillir les professionnels de passage dans la Cité. Martellino souligne que, déjà depuis deux ans, il a pu observer un changement draconien au sein de sa clientèle. Les «cracks du Web ont de bons porte-monnaie», se félicite-t-il.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR  
Les bureaux de la compagnie Discreet Logic à son arrivée dans la Cité du multimédia.

## Vie de quartier

Le secteur semble en voie d'être un de transition, dans lequel les usagers ne font pas que passer. Les hausses de loyers y sont importantes, même dans les nouvelles installations, ce qui force les sociétés de multimédia plus récentes à s'installer ailleurs. Les crédits d'impôt à l'emploi dont jouissent les compagnies qui choisissent le secteur profitent aux gros employeurs. Des logements sont prévus dans les plans déployés par la Société de développement de Montréal, ce qui fait que les condos de la rue McGill, accessibles aux porte-monnaie bien garnis, constituent pour l'instant la seule implantation de résidences dans le secteur, favorisant une catégorie sociale que les Américains ont pris l'habitude d'appeler les DINKS (Double Income, No Kids).

La rapidité avec laquelle le quartier s'est vu assigner sa nouvelle fonction en fait une aire aux contours sociaux éminemment flous. Tous les bâtiments et les habitations que gère la Ville de Montréal dans le secteur sont

frappés par une clause d'expropriation de six mois d'avis. Même le bail qu'a signé pour dix ans la jeune firme Side City, située au 731 de la rue de La Commune, dans un édifice historique, tombe sous le coup de cette clause. Au 645 de la rue Wellington, les quelques locaux d'un édifice à vocation variable nous ont dit que les renouvellements de baux se font chaque fois en prévoyant une clause de relocalisation de deux mois. Tout est conçu en fonction d'une transformation rapide, si la manne tombe. Pour tout dire, le quartier est un patchwork.

Au Café Osmose, tenu depuis un an par Isabelle Ouellet, rue Prince, les clients sont essentiellement des professionnels. «Les résidents ne viennent pas ici. Je sens les condos vraiment très, très loin de moi.» Pourtant, la rue Prince n'est qu'à quelques coins de rue. «Le quartier est vide la fin de semaine, les touristes viennent un peu grâce à Mosaïcultures et à la piste cyclable qui gagne en popularité, vers l'ouest.» D'après Isabelle Ouellet, qui habite également dans le quartier, les propriétaires de condos dépendent leurs sous au centre-ville, ou encore plus à l'est, dans le Vieux-Montréal. Ses clients, «de jeunes professionnels», viennent de la Rive-Sud, de l'île des Soeurs et du Plateau-Mont-Royal, et ils rentrent chez eux après le travail. Le café a tout ce qu'il faut pour devenir in, mais vu la nature des lieux, il s'adresse aux travailleurs du coin et est fermé la fin de semaine. Il fait moins son beurre des 5 à 7, populaires au Union, que des heures normales de lunch.

Cofondateur de l'école professionnelle Icaré en 1993, dans le Vieux-Montréal, Alain Limouzin a mis sur pied il y a un an, en tandem, la firme Side City. Il connaît bien le quartier et ses transformations. «Le coin commence à prendre vie. Des cafés comme Osmose permettent des rencontres. La proximité qui naît de tous ces gens qui se côtoient va créer une vie de quartier. On est du même domaine, on se connaît beaucoup, on travaille ensemble. Ça va développer un intérêt et le quartier va aller dans le bon sens.»

«Les cadres peuvent se payer les condos, mais les programmeurs et les infographistes ne font pas d'assez gros salaires pour soutenir d'aussi gros trains de vie. Rares sont nos employés qui habitent par ici. La Plateau-Mont-Royal est très populaire chez les gens qui apprécient la culture. Il n'y a pas de structure pour accueillir des gens dans le coin. Saint-Henri est ce qu'il y a de plus proche en ce sens.» Au fur et à mesure que les gens arrivent dans les locaux de la Cité, une progression de la clientèle se fait sentir, indique Limouzin. «On sait qu'on entre dans la Cité, on sait qu'on y est à regarder les jeunes. La mode techno commence à prédominer.» Le quartier a peut-être bien déjà un look, après tout.

## Abonnement à la série de 7 ou 5 spectacles ! Saison 2000-2001

Du 22 août au 16 septembre 2000

MAUDITE MACHINE — ABLA FARHOUD

Mise en scène :

Louise Laprade

Avec Nicole Leblanc.

Nicole Leblanc



Du 26 septembre au 21 octobre 2000

QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF ? — EDWARD ALBEE

Traduction : Michel Tremblay

Mise en scène :

Martin Faucher

Avec Louise Marleau, Raymond Cloutier, Pascale Desrochers et Patrick Lauzon.

Louise Marleau



Raymond Cloutier



Du 7 novembre au 2 décembre 2000

L'HEUREUX STRATAGÈME — MARIVAUX

Mise en scène :

François Barbeau

Avec Markita Boies, Monique Spaziani, Catherine Sénart, Jean Petitclerc, Gabriel Sabourin, Jean Asselin, Nicolas Canuel, François Longpré et Dominique Côté.

Markita Boies



Monique Spaziani



Du 12 décembre 2000 au 6 janvier 2001 (HORS ABONNEMENT)

AVEC LE TEMPS, CENT ANS DE CHANSONS

Conception et mise en scène :

Louise Forestier

Directeur musical et arrangements :

Jean-François Groulx

Musiciens :

Jean-François Groulx et Jean-Bertrand Carbou

Avec Louise Forestier,

Julien Poulin, Kathleen Fortin, Lynda Johnson, Hélène Major, Louis Gagné et Serge Postigo.

Louise Forestier



Julien Poulin



Du 23 janvier au 17 février 2001

INTÉRIEUR — MAURICE MAETERLINCK

Mise en scène : Denis Marleau

Avec Gabriel Gascon,

Gregory Hlady,

Pascale Montreuil,

Marie-Claude Marleau,

Annik Hamel,

Daniel Soulières,...

En collaboration avec le Théâtre Ubu.

théâtre ufu

Gabriel Gascon



Gregory Hlady



Du 6 au 31 mars 2001

VENECIA — JORGE ACCAME

Traduction : André Melançon

Mise en scène :

Guillermo de Andrea

Avec Kim Yaroshevskaya,

Linda Sorgini,

Marie-Chantal Perron,

François L'Écuyer,

Pauline Lapointe,...

Kim Yaroshevskaya



Linda Sorgini



Du 17 avril au 12 mai 2001

LES FOURBERIES DE SCAPIN — MOLIÈRE

Mise en scène :

Jean-Louis Benoit

Avec Marcel Leboeuf,

Anne Dorval,

Isabelle Blais,

Claude Prigent,

Pierre Collin,

Guy Jodoin,

Roger La Rue,

Charles Lafortune,

Gina Couture,...

Marcel Leboeuf



Anne Dorval



Du 22 mai au 16 juin 2001

LA CHAMBRE BLEUE — DAVID HARE (Librement inspiré de La Ronde d'Arthur Schnitzler)

Traduction :

Serge Denoncourt et Maryse Warda

Mise en scène :

Serge Denoncourt

Avec Pascale Desrochers et Normand D'Amour.

Pascale Desrochers



Normand D'Amour



Côté Cour Humain

théâtre du rideau vert

Hydro Québec partenaire de saison

Téléphone : (514) 845-0267 Télécopieur : (514) 845-0712 Courriel : info@rideauvert.qc.ca Site Web : www.rideauvert.qc.ca



Abla Farhoud

théâtre du rideau vert

Du 22 août au 16 septembre 2000

Mise en scène : Louise Laprade

Avec Nicole Leblanc

Assistance à la mise en scène : Edith Le Hesran

Concepteurs : Claude Goyette, Mérédith Caron,

Claude Cournoyer, Larsen Lupin et Francis Laporte

(514) 844-1793 - www.rideauvert.qc.ca

4664, rue Saint-Denis - métro Laurier

Service de garderie les samedis et dimanches

en matinée, sur réservation seulement.



Odile Tremblay

Pour cause de FFM,

la chronique d'Odile Tremblay

ne sera publiée

que la semaine prochaine.

## THÉÂTRE



Ingeborg Bachmann

SOURCE ACTES SUD

## Ingeborg Bachmann, de feu et de papier

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

Son texte se déroule comme dans un songe. Un songe au milieu duquel interviennent, à l'occasion, quelques personnages qui regardent, impuissants, se consumer l'héroïne. En traversant ce songe, on se promène dans la rue, on sort au restaurant, on joue aux échecs. Mais on demeure en songe, comme derrière une glace. Ce qui nous empêcherait de communiquer vraiment avec les autres. Le roman *Malina*, de l'Autrichienne Ingeborg Bachmann, qui sera mis en scène à Montréal par Brigitte Haentjens à partir du 5 septembre à l'Espace Go en coproduction avec le Festival de théâtre des Amériques, est un monologue-fléuve, écrit par une figure marquante de la littérature germanique. Il traduit, d'une manière presque surréaliste, la profonde solitude et le désarroi d'une femme qui attend vainement de deux hommes — dont l'un s'appelle Malina — son identité. Une femme, sans nom, en quête d'une écriture. «*Le mot/ dernière soi/ entraînera seulement d'autres mots/ la phrase d'autres phrases./ Ainsi voudrait un monde, / définitivement, / s'imposer, / être dit./ Ne le dites pas.*», écrivait Bachmann dans le poème *Vous, les mots*.

### Larmes, rage et colère

Plus abstrait encore que sa poésie, le roman *Malina* de Bachmann, est un roman difficile. Un roman dont on ne peut partager le vrai du faux, un roman comme un flot de larmes contenues qui se change par moment en colère. Une rage muette. Inutile? Il ne fallait rien de plus pour séduire la metteuse en scène en Brigitte Haentjens.

«*J'ai rencontré Ingeborg Bachmann parce que je faisais un spectacle sur la colère des femmes. Je cherchais des textes littéraires qui exprimaient cette colère. [...]* Il me

semble que je vois pas cela partout», dit-elle. Haentjens a étudié, à travers Ingeborg Bachmann, la difficulté des femmes à ne pas se dissoudre dans l'amour, à ne pas se dissoudre dans l'écriture. *Malina* est l'appel à l'aide d'une noyée, le chant du cygne d'une femme qui disparaît. «*C'est typique, les femmes tournent leur colère en alcoolisme, en dépression. Toute sa force vive, elle l'engloutit.*», dit Haentjens.

La metteuse en scène a relu le roman au moins 10 fois avant de le mettre en scène, mais subsistait encore le mystère. «*C'est un livre vraiment complexe, il n'est pas unidimensionnel, c'est un livre qui est ouvert.*»

Pour les fins du spectacle, Haentjens n'a choisi que les passages de *Malina* qui l'ont le plus marquée, ici le premier baiser donné par un inconnu, là l'entrée des troupes d'Hitler, la vision du père bourreau. Il a fallu recréer une trame subjective. «*Je n'ai gardé que peu de mots, reconnaît Haentjens. Pour rendre compte de cette souffrance-là, il n'y avait que le silence.*» La narratrice anonyme, incarnée par Anne-Marie Cadieux, y sera accompagnée de Denis Gravaereaux, qui y joue le rôle de Malina, et de huit autres comédiens.

Née en 1926 en Autriche, Ingeborg Bachmann a connu la gloire très tôt, alors que plusieurs de ces poèmes se sont attirés des prix et des récompenses. On l'avait alors reconnue «*pour de mauvaises raisons*» dit Haentjens, mentionnant que la presse d'alors relevait sans cesse la blonde beauté de la poète en la désignant comme une petite princesse, à l'image de Sissi, par exemple.

Venant d'une vallée qu'Hitler lui-même a visitée au moment de l'occupation de l'Autriche, Bachmann a été très marquée par la guerre, et a passé de nombreuses années de sa vie en exil, notamment à Rome, où elle est morte en 1973. De l'Autriche, elle parle comme d'une maison, plutôt que comme d'un pays.

«*Moi qui parmi les hommes ne peux vivre/ qui avec la langue allemande/ ce nuage qui m'enveloppe/ et que je tiens pour maison/ flotte à travers toutes les langues.*», se désigne-t-elle dans le poème *Exil*. *Malina* est le premier roman d'un cycle qui s'intitulait *Sorte de mort*. Et c'est le seul que Bachmann ait terminé avant sa propre mort.

L'écrivaine, qui a, somme toute, peu écrit, était aussi philosophe.

Elle est morte en 1973 dans des circonstances extrêmement bizarres, d'une forme de combustion spontanée, un phénomène rare qui l'aurait laissée brûlée vive dans son lit. À la lumière de cet événement, ces mots de *Malina* prennent encore plus au cœur: «*Tu comprends, mes lettres enflammées, mes appels enflammés, mes requêtes enflammées, tout le feu que j'ai mis sur le papier, avec ma main brûlée, j'ai peur que tout cela ne devienne un bout de papier carbonisé. Tout le papier du monde finit carbonisé ou imbibé d'eau: car après le feu, ils envoient l'eau.*», écrit-elle. Un ton, une voix à découvrir.

### MALINA

Ingeborg Bachmann, éditions du Seuil, 1973, 280 pages

### POÈMES

Ingeborg Bachmann, traduits de l'allemand par François-René Daille, Actes Sud, 1989, 172 pages.

### BERLIN, UN LIEU DE HASARDS

Ingeborg Bachmann, avec illustrations de Günter Grass, traduit de l'allemand par Marie-Simone Rollin, Actes Sud, 1987, 53 pages.

### MALINA

À l'Espace Go du 5 au 16 septembre.

## Quand la critique est unanime... ou presque

ANDRÉ LAVOIE

Ils ne connaissent souvent de Montréal que les corridors blafards de l'Hôtel Windham ou la décoration peu inspirante du Parisien. Tout comme les festivaliers, ils ne s'ennuient pas un seul instant des anciens fauteuils de l'Impérial, se passent le mot s'ils découvrent un bon film et se plaisent à dire le plus grand mal de ceux qui les ont terriblement ennuyés.

Les critiques de cinéma étrangers débarquent au FFM par amour du cinéma et par obligation professionnelle; ils ont une opinion de l'événement quelque peu différente de leurs collègues montréalais, qui l'envisagent souvent d'un autre œil... Entre deux projections ou deux entrevues, parfois même juste avant de quitter les lieux pour l'aéroport, certains ont bien voulu parler du festival plutôt que des films qu'ils ont vus, de tenter l'exercice de la comparaison avec les autres manifestations cinématographiques qu'ils fréquentent.

### Enthousiasme

S'il y a une chose qui ne manque jamais de les étonner (et qui ravira sans aucun doute Serge Losique), c'est l'amour inconditionnel des Montréalais pour le FFM. «*L'enthousiasme des festivaliers est tout simplement extraordinaire*, déclare Brandon Judell, réalisateur et critique de cinéma à *Detour Magazine*. *Voir des gens attendre en ligne pour un film à 9h le matin et en retrouver encore à minuit, ça me fascine.*»

Cette proximité du public avec les critiques et les journalistes ajoute au FFM une note chaleureuse, presque «*familiale*», selon Simone Mahrenholz, du quotidien *Tagesspiegel* de Berlin. «*Il n'y a pas cette démarcation très nette entre les cinéphiles et les professionnels du cinéma comme au Festival de Berlin ou celui de Venise. Les gens ici peuvent assister aux conférences de presse, tout est très accessible.*»

Voilà un autre aspect que les critiques étrangers apprécient grandement au FFM: la facilité avec laquelle «*on peut se déplacer d'une salle à l'autre sans perdre un temps précieux*», déclare Jonathan Rosenbaum, critique à l'hebdomadaire *Chicago Reader*. «*Contrairement à Cannes, ajoute-t-il, qui est tout sauf une expérience agréable, j'apprécie l'atmosphère cordiale du FFM, très près de celle d'un festival comme Rotterdam, sans doute un de ceux que je préfère.*»

L'ambiance sympathique du FFM a bien sûr son revers, mais les critiques hésitent à y voir une des grandes faiblesses de l'événement. «*Je n'ai jamais vu un tel engouement populaire pour un festival de films, mais je regrette parfois le côté gla-*

mour et les stars», déplore Miriam Hollstein, critique au quotidien *Berliner Zeitung*. «*Il est évident que, pour un journaliste, souligne*

Brandon Judell, *il est plus facile de convaincre un rédacteur en chef de l'importance de couvrir un festival où les vedettes sont très présentes.*» Jay Carr, critique au *Boston Globe*, se fait plus nuancé: «*De mon point de vue, il y a suffisamment de stars à Montréal. Il est préférable de montrer des films que d'inviter des vedettes. De toute manière, on les voit déjà partout...*»

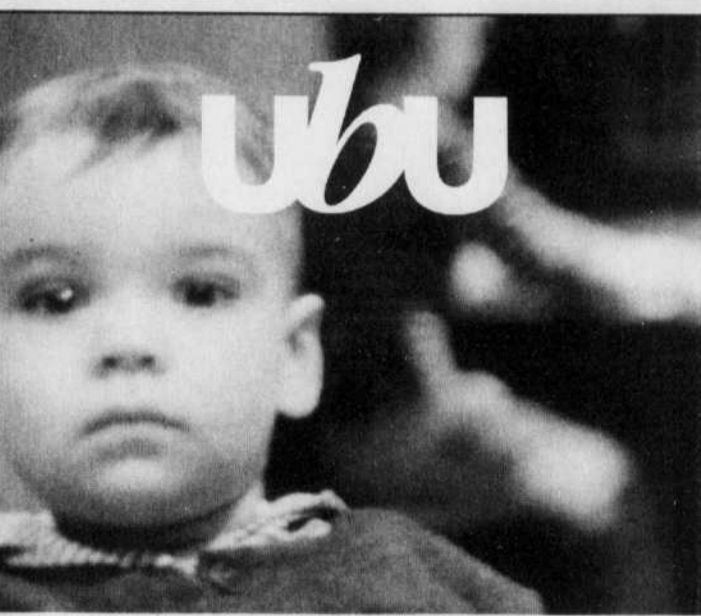
Le glamour, ce n'est d'ailleurs pas que les stars, c'est aussi un certain décorum, une manière de

faire les choses que l'on ne retrouve pas toujours au FFM. Pour Simone Mahrenholz, «*il ne s'agit pas d'imiter Hollywood. Par contre, un festival de catégorie A ne devrait pas afficher un côté amateur comme on a pu le voir à la soirée d'ouverture, surtout dans la façon de présenter les membres du jury.*»



LE FESTIVAL DES FILMS DU MONDE

VOIR PAGE C 4: CRITIQUE



## LE PETIT KÖCHEL

de Normand Charette  
mise en scène de Denis MarleauAvec Louise Bombardier, Louise Laprade,  
Ginette Morin et Christiane PasquierUne création du Théâtre UBU en coproduction avec  
le Festival d'Avignon et l'Hexagone. Scène nationale, Meylan  
**12 au 30 septembre 2000**L'interprétation ne souffre d'aucune fausse note. [...] La mise en scène...  
s'adapte rigoureusement à la prose en dédale de Normand Charette.  
Libération, A. Dreyfus, Paris, juillet 2000Le Petit Köchel compte déjà parmi les beaux moments du festival.  
Le Devoir, C. Rioux, Montréal, juillet 2000Denis Marleau conduit avec une ferme élégance ces magnifiques instrumentistes  
vers le finale attendu... Le Monde, J.L. Perrier, Paris, juillet 2000Denis Marleau met cela en scène avec une remarquable économie de moyens,  
aidé par quatre actrices formidables. Le Soir, J.M. Wynants, Bruxelles, juillet 2000Avec une ironie sanglante, mais toujours pudique, Marleau et Charette  
posent des questions effrayantes.  
Télérama, F. Pascaud, Paris, juillet 2000Une présentation du Théâtre UBU et du  
Théâtre d'Aujourd'hui  
3900, rue Saint-Denis, Montréal  
T : 514.282.3900

**LE FORFAIT GO**  
19 \$ par spectacle  
à l'achat de 3 spectacles ou plus !

**BEING AT HOME WITH CLAUDE**  
de RENÉ-DANIEL DUBOIS  
mise en scène de RENÉ-DANIEL DUBOIS  
avec Luc Chappellaine, Patrick Goyette et Claude Gai  
du 14 novembre au 9 décembre 2000

**MADemoiselle JULIE**  
d'AUGUST STRINDBERG  
mise en scène de BRIGITTE HAENTJENS  
avec Anne-Marie Cadieux, James Hyndman et  
Annie Berthiaume  
du 1<sup>er</sup> au 26 mai 2001

**LES RÈGLES DU SAVOIR-VIVRE  
DANS LA SOCIÉTÉ MODERNE** suivi de  
**MUSIC-HALL**  
de JEAN-LUC LAGARCE  
mise en scène de SERGE DENONCOURT  
avec Andrée Lachapelle, Annick Bergeron, Henri Chassé  
et David Savard  
du 9 janvier au 3 février 2001

Aussi :  
**MALINA** librement inspiré de l'oeuvre de  
INGEBORG BACHMANN  
production de Sibyllines inc. en coproduction avec le FTA  
conception et mise en scène de BRIGITTE HAENTJENS  
du 5 au 16 septembre 2000

**L'HÔTEL DES HORIZONS** de REYNALD ROBINSON  
coproduction du Théâtre PàP et  
du Théâtre les gens d'en bas  
mise en scène de CLAUDE POISSANT  
du 27 septembre au 21 octobre 2000

**LES TROIS SŒURS** d'ANTON TCHEKHOV  
traduction d'Anne-Catherine Lebeau et  
Amélie Brault  
production du Théâtre de l'Opis  
mise en scène et restructuration de  
LUCE PELLETIER et DENIS BERNARD  
du 21 février au 24 mars 2001

**LUMIÈRE ESPACE TEMPS**  
production des BALLETS JAZZ DE MONTRÉAL  
chorégraphies de Gioconda Barbuto, Dominique Dumais,  
Benoît Lachambre, Shawn Hounsell, Dominique Porte,  
Patrick Delcroix et Nicolo Fonte  
du 4 au 15 avril 2001

**STAMPEDE** de FRANÇOIS LÉTOURNEAU  
production Théâtre PàP  
Salle 2 du Théâtre ESPACE GO  
mise en scène de CLAUDE POISSANT  
du 8 mai au 2 juin 2001

Événement à ne pas manquer  
4 soirs seulement !

**LE COLONEL DES ZOUAVES**  
d'OLIVIER CADIOT  
production Compagnie Ludovic Lagarde (France)  
mise en scène de LUDOVIC LAGARDE  
avec Laurent Poirteaux et le musicien Gilles Grand  
du 25 au 28 octobre 2000

Prix unique de 25 \$ par billet

Procurez-vous le  
Forfait GO ou la  
brochure détaillée  
par téléphone au  
(514) 845-4890.

Passez nous voir au  
4890, boul. Saint-Laurent  
Montréal  
(coin boul. Saint-Joseph)

17 \$ pour les étudiants et les personnes de l'âge d'or.  
Une fois votre Forfait GO en main, il vous suffit de réserver votre place  
48 heures à l'avance et ce, à la date qui vous convient le mieux ! Vous  
recevez chez vous des informations détaillées sur les spectacles et vous  
bénéficiez de privilèges dans certains restaurants, bars et commerces du  
quartier, sans oublier un rabais de 10 % au bar/café ESPACE GO.  
Les renseignements de la programmation sont sujets à modification.

Le Théâtre de La Manufacture présente

# Trick or Treat

de Jean Marc Dalpé

ENFIN DE RETOUR À MONTRÉAL !  
10 SOIRS SEULEMENT

Percutant comme un coup de feu.  
*La Presse*

Toute la soirée, on reste sur le bout de sa chaise.  
*Le Devoir*

Une véritable friandise pour qui aime les saveurs corsées.  
*Voir-Montréal*

Une intensité nerveuse comme on en voit rarement au théâtre.  
*Voir-Québec*

Un riche mouvement dramatique. Cinq acteurs magnifiques.  
*Le Soleil*

mise en scène de **Fernand Rainville**  
avec **Frédéric Blanchette - Jean Marc Dalpé - David Boutin**  
**Pierre Curzi - Maxime Denommée**

CONCEPTEURS | REAL BENOIT | MIREILLE VACHON | MARTIN LABRECQUE | LARSEN LUPIN | ALLAIN ROY | PATRICIA RUEL

**5 au 16 SEPTEMBRE**  
DU MARDI AU SAMEDI - 20H MERCREDI - 19H

RÉSERVATIONS : (514) 523-2246 4559, Papineau, (coin Mont-Royal) **LA LICORNE**

LES ARTS

CRITIQUE

Une programmation de plus de 300 titres, n'est-ce pas gargantuesque ?

SUITE DE LA PAGE C 3

D'autres critiques ne viennent visiblement pas à Montréal pour y croiser des vedettes mais pour voir des films, beaucoup de

films, et au FFM ils ont l'embaras du choix. Pourtant, une programmation de plus de 300 titres, n'est-ce pas gargantuesque? «C'est beaucoup trop, d'après Marceau Aidan, de la re-

vue française Jeune Cinéma. Mais il y a aussi beaucoup de monde dans les salles. C'est peut-être une nécessité... » Jay Carr en est convaincu: «Comme le cinéma étranger est de moins en moins visible sur les écrans américains, les festivals sont plus importants que jamais. Avant, ils servaient aux distributeurs à acheter des films. Maintenant, ils deviennent une vitrine pour toutes ces productions étouffées par le cinéma hollywoodien.»

Pour plusieurs critiques, dont Miriam Hollstein, le FFM est aussi une excellente vitrine pour le cinéma canadien, tout particulièrement québécois, alors que nos films rayonnent de moins en moins à l'étranger.

Elle regrette que les productions québécoises soient si peu visibles en Allemagne et s'étonne tout autant du brouillard entourant le FFM lorsqu'elle discute de l'événement avec ses collègues ou les professionnels de l'industrie.

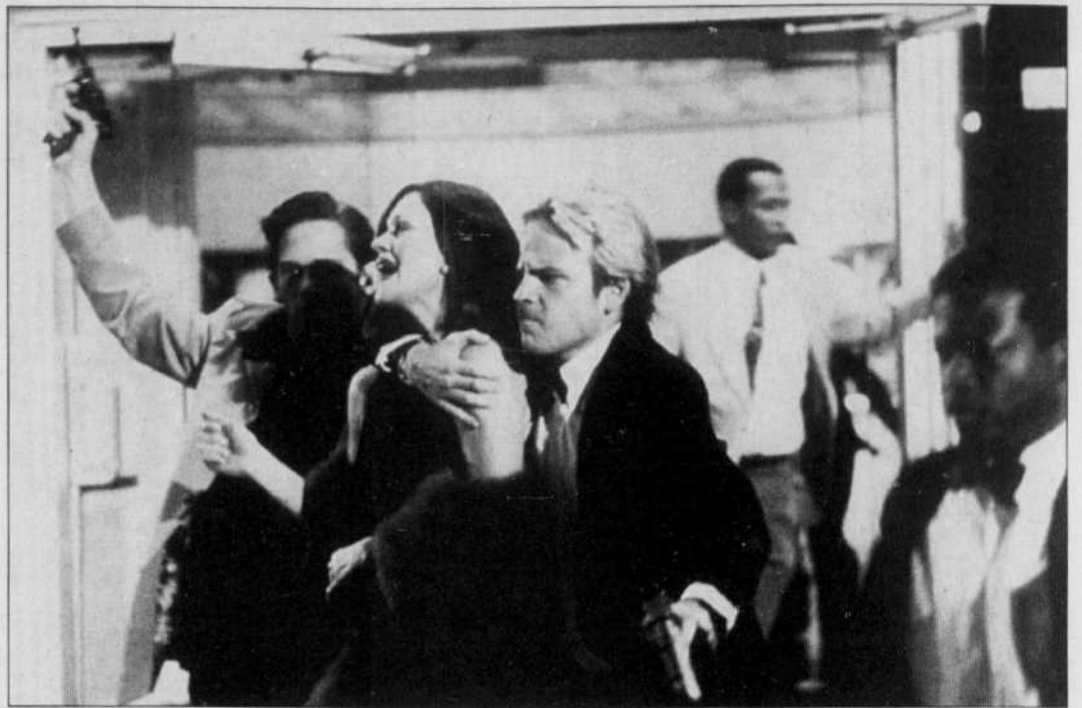
«Bien des gens en Allemagne ne connaissent pas le FFM. Je suis toujours surprise lorsqu'ils me demandent s'il s'agit d'un grand festival. La situation changera peut-être cette année, car on retrouve un nombre important de films allemands dans la programmation.»

Alors que les critiques d'ici sont loin d'être tendres envers la direction du FFM et certains de leurs choix (dans les chaumières, on rigole encore de l'hommage à Sandra Bullock...), ceux de passage se font beaucoup plus conciliants. Jay Carr affirme même que le FFM «fait de véritables prouesses car la compétition avec Toronto et Venise est très forte. De toute manière, la situation est particulièrement difficile pour tous les festivals, car ils sont de plus en plus nombreux... et ils veulent tous présenter les mêmes films.»



RICHARD FOREMAN

Les critiques rigolent encore de l'hommage rendu par le FFM à Sandra Bullock il y a quelques années.



ODEON FILMS

Dans Cecil B. DeMented, Stephen Dorff joue le rôle d'un réalisateur qui kidnappe une starlette d'Hollywood (Melanie Griffith) et la force à jouer dans son film qui est une dénonciation d'Hollywood.

Cinéphilie meurtrière

CECIL B. DEMENTED

Réalisation et scénario: John Waters. Avec Melanie Griffith, Stephen Dorff, Alicia Witt, Larry Gillard Jr. Image: Robert Stevens. Montage: Jeffrey Wolf. Musique: Zoe Poledouris, Basil Poledouris. États-Unis, 2000, 88 min.

ANDRÉ LAVOIE

L'amour parfois douteux pour le cinéma bas de gamme, fait de John Waters un réalisateur d'une classe à part. Cet éternel adolescent ayant acquis une certaine maturité depuis la mort de la célèbre Divine (ils ont tourné ensemble les films les plus invraisemblables, de Pink Flamingos à

Hairspray) n'en demeure pas moins obsédé par le mauvais goût, question de ravir ses fans, et les pieds de nez, une façon comme une autre d'afficher son indépendance d'esprit.

Le personnage éponyme de Cecil B. DeMented ne ressemble peut-être pas à Waters (bien que des critiques l'aient déjà affublé de ce nom...) mais dans son univers peuplé de travestis hystériques et de mères de famille sanguinaires, ce jeune réalisateur fou furieux qui kidnappe une vedette n'a rien d'un anachronisme. À la tête d'une bande d'illuminés, les Sprocket Holes, Cecil B. DeMented (Stephen Dorff) profite du passage à Baltimore de la starlette Honey Whitlock (Melanie Griffith) pour la forcer à jouer dans son film, une charge contre les émules de Jack Valenti mais aussi contre le public aliéné qui préfère le «director's cut» de Patch Adams (!!!) aux films de Pasolini.

Avec l'aide de disciples serviles et complètement tarés, dont Cherish (Alicia Witt), une étoile du porno recyclée en terroriste mais ne rêvant que de coucher avec DeMented, le réalisateur révolutionnaire aux slogans creux («I'm a prophet against profit», «We believe technique to be nothing more than failed style») mènera une guérilla sans merci pour tourner son film. Tout comme Patricia Hearst, qui une fois de plus traverse en coup de vent le cinéma de John Waters, l'insupportable Whitlock épousera assez vite la cause de ses kidnappeurs pour ce chef-d'œuvre que personne ne verra sans doute jamais.

Adoptant un rythme pétaradant où la dénonciation est constamment parasitée par cette obsession de Waters à accumuler les mots d'esprit et à tirer sur tout ce qui bouge (au propre comme au figuré), Cecil B. DeMented amuse sans susciter de profondes ré-

flexions sur l'emprise hollywoodienne, autant dans les salles que dans les consciences. Avec ses références cinématographiques à peine plus recherchées, on pourrait presque croire à une version «songée» de Scary Movie...

Melanie Griffith reprend, à quelques grimaces près, le rôle de starlette capricieuse qu'elle incarnait dans Celebrity de Woody Allen. En compagnie de Waters, elle en profite pour se déchaîner davantage, ne livrant pas une prestation éblouissante mais une interprétation honnête pour un personnage finalement sans queue ni tête. Il lui offre d'ailleurs les plus percutantes répliques: devant une limousine blanche, alors que, d'après son contrat, il lui en faut une noire, elle y va d'un «Do I look like goddam Libera's boyfriend? Do I look like a coke dealer?» Pour sa part, Dorff ne fait preuve d'aucune nuance, jouant du début à la fin sur le même registre, sorte de Che Guevara recyclé en cinéaste indépendant, mais dans cet univers de bandes dessinées, il n'avait sans doute rien de mieux à faire.

Au bout du compte, malgré son côté brouillon, il y a un plaisir presque pervers à savourer ce film schizophrène faisant l'apologie de la cinéphilie tout en puisant son inspiration dans la plus médiocre production hollywoodienne. Waters n'a rien perdu ici de son humour à la senteur de pizza bon marché et à la subtilité équivalente à la prose de vieilles revues co-chonnes. Tout comme Honey Whitlock qui n'aurait jamais dû mettre les pieds à Baltimore, lieu de naissance du réalisateur et territoire de tous ses crimes cinématographiques, on ne s'aventure pas impunément dans le monde dégingué de Cecil B. DeMented. Il ne faut avoir peur ni d'Hollywood, ni du ridicule, deux conditions essentielles pour apprécier le cinéma de John Waters.

Appel aux artistes

Concours culturels IV<sup>e</sup> Jeux de la Francophonie

Les IV<sup>e</sup> Jeux de la Francophonie auront lieu à Ottawa - Hull du 14 au 24 juillet 2001. Les artistes ou groupes d'artistes œuvrant dans les domaines de la chanson, de la littérature - poésie, de la peinture, de la sculpture, de la photographie, de l'art du conte, des arts de la rue et de la danse d'inspiration traditionnelle intéressés à représenter le Québec aux concours culturels des Jeux, doivent s'inscrire dès maintenant. La sélection des artistes se fera par jurys.

Le Conseil des arts et des lettres du Québec a été mandaté par le ministère de la Culture et des Communications pour assurer le processus de sélection des candidats.

Critères d'admissibilité

Être citoyen canadien, âgé de 35 ans ou moins (né en 1966 ou après) et résider au Québec. Être un artiste comptant au moins deux ans de pratique artistique et dont les œuvres ont été diffusées dans un contexte professionnel au Québec.

Dates limites d'inscription

2 octobre 2000 (chanson, peinture, sculpture, art du conte, arts de la rue, danse, photographie) 30 octobre 2000 (littérature - poésie)

Renseignements et formulaire d'inscription

Conseil des arts et des lettres du Québec Réjean Perron (418) 643-1707 Sans frais 1-800-897-1707 Courriel: rejean.perron@calq.gouv.qc.ca Site Web: www.calq.gouv.qc.ca



La forme masculine désigne autant les femmes que les hommes.

Advertisement for the film 'After Life' by Kore-Eda Hirokazu. Includes quote: 'Un véritable chef-d'oeuvre!' and 'Une oeuvre fine... un scénario pétri de créativité et d'audace.'.

Advertisement for the film 'Gouttes d'eau sur pierres brûlantes' by Rainer Werner Fassbinder. Includes quote: 'Un film réussi, un cocktail explosif!'.

Advertisement for the play 'The Great Houdini' at Monument-National. Includes dates: 'Le 12 septembre à 14h et 20h et le 13 septembre à 20h au MONUMENT-NATIONAL'.

Advertisement for the film 'L'Art de la Guerre' starring Wesley Snipes. Includes quote: 'Connaissez-vous votre ennemi?'.

Advertisement for the film 'L'Art de la Guerre' with a list of theaters under 'À L'AFFICHE!' and 'SON DIGITAL'.

## LES ARTS

MÉDIAS

## Quelle réalité?

Il existe plusieurs courants parmi ce qu'on appelle les reality shows, des courants qui s'opposent même radicalement

Les chaînes d'information continue nous livrent les événements de façon brute et durant de longues heures. Sur Internet, les webcams filment de parfaits inconnus qui connaissent leurs trois secondes de gloire en se brossant les dents. C'est la grande obsession de la vraie vie, telle qu'elle est ou telle qu'on aime imaginer qu'elle devrait être.

Pris en étau entre Internet qui se répand partout et les chaînes spécialisées qui poussent comme des champignons, les grands réseaux de télévision s'y mettent, proposant une multitude d'images prises sur le vif, quotidien banal ou extraordinaire jeté en pâture au téléspectateur. Bref le phénomène du *reality show*, de la télévision du «vrai monde» n'est pas prêt de s'éteindre.

Mais il existe plusieurs courants parmi ce qu'on appelle les *reality shows*, des courants qui s'opposent même radicalement.

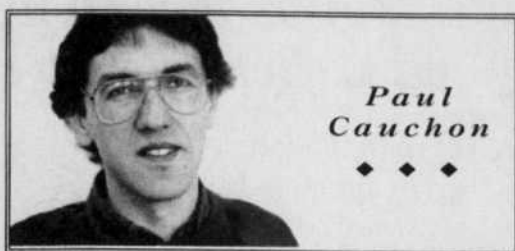
Au départ il y avait ces images prises sur le vif, par des amateurs ou non, un genre qui était d'abord lié au développement de la vidéo légère grand public et qui est maintenant enrichi par les milliers de vidéos de surveillance installées un peu partout, au travail, dans la rue. Des images où sont privilégiés le sensationnel et de plus en plus le mauvais goût. La multiplication de ces images émousse nos sens et les producteurs s'attachent les cheveux pour attirer l'attention du téléspectateur: aux États-Unis la chaîne Court TV proposera cet automne de véritables confessions de meurtriers et de violeurs telles que recueillies lors d'enquêtes policières!

Puis il y a les émissions de témoignages humains, le *reality show* où l'on raconte sa vie, expose ses traumatismes et ses incestes, à Mirreille Dumas en France il y a quelques années, à Claire Lamarche ici.

Il y a aussi, bien sûr, les individus anonymes filmés sur le vif alors qu'ils sont plongés dans une situation inhabituelle, une situation «arrangée» pourrait-on dire. On pense ici à *Survivor*, le grand succès de l'été aux États-Unis, ainsi qu'à *Big Brother*, où dix individus isolés dans une maison sont filmés 24h sur 24. Mais est-ce vraiment du *reality show*? Un producteur américain qualifiait plutôt *Survivor* de *dramalitty*, néologisme formé de *drama* et *reality*. *Survivor* n'était pas l'expérience de la vie réelle, disait-il; ce qui est réel, ce sont les émotions de gens ordinaires plongés dans une situation dramatique.

A cause de l'énorme enjeu financier de ces émissions ainsi que du vote du public ou des participants qui ont le pouvoir d'expulser des concurrents, ces émissions sont plutôt des jeux nouveau genre à grand déploiement que de véritables *reality show*. Du *Fort Boyard* à la puissance dix, quoi.

Et puis il y a le *reality show* qui se réfère au cinéma-vérité. Cette semaine commence sur les ondes de Télé-Québec *Une famille comme les autres*, la famille Morin de la banlieue de Montréal que la cinéaste Paule Baillargeon a filmée pendant plusieurs mois. Un des patrons de la maison de production responsable de cette émission, Pierre Tourangeau, de Trinôme, se méfie du terme *reality show*. Ses références, ce sont plutôt les grands ci-



Paul Cauchon

néastes du cinéma direct en Europe et au Québec, et le courant de cinéma-vérité social issu des États-Unis, «un courant anti-hollywoodien, anti-star-system, soutient-il. Je qualifierais plutôt notre émission de «docusoap», un documentaire où il y a des personnes réelles auxquelles on peut s'identifier et dont on suit les émotions».

Trinôme avait d'ailleurs produit pour Télé-Québec le célèbre *Pignon sur rue*. Ici pas de gagnant, personne n'est expulsé, pas de prix faramineux si on parvient à écraser son voisin. L'idée consistait à rendre compte du quotidien sans fard.

Télé-miroir? *Pignon sur rue* avait pourtant soulevé quelques débats à l'époque, certains fustigeant le portrait d'une jeunesse «sans culture et aux moyens d'expression limités», selon l'expression d'un lecteur du *Devoir* de l'époque, étudiant universitaire qui ne se reconnaissait aucunement dans ce supposé portrait de sa génération.

En fait, la famille Morin d'*Une famille comme les autres* ne représentera pas plus LA famille en soi que la Sue de *Survivor* ne représentait toutes les camionneuses des États-Unis! Ce sont tous des destins individuels grossis par la lentille du direct.

Mais il y a là un curieux phénomène et un beau sujet de réflexion, comme si on cherchait absolument à filmer le maximum de gens réels dans des situations plus proches du quotidien au moment où les fictions rivalisent de grand déploiement et de trucages numériques, au moment où les comédiens s'inquiètent d'être carrément remplacés par des avatars créés par ordinateur.

Tendances télévisuelles, nouveaux phénomènes sur Internet, développements dans le monde des journaux ou des radios, batailles de titans entre les empires médiatiques, le champ des médias est en constante ébullition. Cette nouvelle chronique, publiée chaque samedi, voudra rendre compte de tous ces enjeux sur le mode du reportage, de l'entrevue, de l'analyse, de la réflexion. Elle remplacera l'ancienne chronique «Médias» publiée chaque mercredi depuis deux ans. Le signataire de ces lignes continuera de rendre compte au jour le jour des actualités de ce secteur effervescent dans le journal et notre collaborateur Vincent Desautels signera à compter de la semaine prochaine, une nouvelle chronique «Télévision» qui chaque mardi fera la critique de ce qu'il aura vu plus tôt au petit écran. Vous saurez donc tout dans *Le Devoir* sur ces secteurs en pleine transformation.

pcauchon@ledevoir.com

CINÉMA

## Fable amoral et bon enfant

SAVING GRACE (AU SECOURS DE GRACE)

De Nigel Cole. Avec Brenda Blethyn, Craig Ferguson, Martin Clunes, Tcheky Karyo, Valerie Edmond, Phyllida Law. Scénario: Craig Ferguson, Mark Crowdy. Image: John de Borman. Montage: Alan Strachan. Grande-Bretagne/États-Unis, 2000, 94 minutes.

MARTIN BILODEAU

Certaines traditions ne se perdent pas. Celle, propre au cinéma des îles britanniques, de la comédie rurale bon enfant et gentiment amoral fonctionne à plein régime depuis les succès de *Cold Comfort Farm*, de John Schlesinger, et, plus récemment, de l'adorable *Waking Ned Devine*, de Kirk Jones.

*Saving Grace* s'inscrit dans cette tradition, sans dépasser ni renouveler un genre qui, justement, sollicite des sentiments de confort et de familiarité. Que ce premier film de Nigel Cole ait reçu les hommages du public au festival de Sundance confirme d'ailleurs l'immense potentiel de séduction de ce «burlesque réaliste» centré, comme le veut la tradition, sur une héroïne qui n'est plus une jeunesse.

Brenda Blethyn, l'émouvante mère célibataire de *Secrets and*

*Lies*, incarne ici le rôle-titre, celui d'une bourgeoise quinquagénaire qui se découvre sans le sou au lendemain des funérailles de son mari. Le petit village côtier où elle réside fait preuve de compassion, mais c'est d'argent dont elle a besoin, et vite, pour pouvoir garder sa somptueuse villa «ivoryenne» où elle exploite ses talents de jardinière experte. Aussi, lorsque son homme à tout faire (Craig Ferguson, aussi scénariste) lui demande de sauver quelques-uns des plants de marijuana qu'il fait pousser dans le jardin du pasteur, Grace découvre un moyen efficace et rapide de faire de l'argent et installe derechef, dans sa serre à orchidées, l'infrastructure nécessaire à une culture hydroponique fulgurante.

Le protocole manufacturier de *Saving Grace*, et des comédies du même type qui l'ont précédé, tient à quelques éléments de base. D'abord, un personnage central socialement supérieur, livré à une épreuve initiatrice au terme de laquelle il découvrira le véritable sens de l'amitié et de la solidarité. Ensuite, des personnages secondaires hauts en couleur, qui servent de révélateurs, de modérateurs et de faire-valoir. Enfin, un cadre rural pittoresque, figé dans le temps, où la moindre dérogation aux règles sociales et morales agit comme du décapant sur le vernis et provoque dans la salle un rire complice.

Or, plus que d'observer attentivement ces règles, Nigel Cole les accentue jusqu'à saturation. Dans la seconde partie de son film, le scénario s'engage sur toutes sortes de pentes absurdes et escamote son propos au profit d'un chaos tonitruant. Ainsi, le numéro des vieilles voisines qui, sans le savoir, ont parfumé leur thé à la mari, se révèle lourd et interminable, tandis que l'intrigue, qui fait se converger autorités, complices et dealers dans un tohu-bohu à la Benny Hill, prive le film d'une réelle réflexion sur la légalisation de la drogue, dont il ne fournit en substance que l'amorce. A cet égard, la conclusion, étirée et d'une bêtise moralisante, semble faite uniquement pour plaire aux Américains, qui préfèrent comme on le sait les hors-la-loi honnêtes aux hors-la-loi malhonnêtes.

Certes, Brenda Blethyn est délicieuse en bourgeoise de campagne prête au crime pour préserver l'intégrité de son monde, et prête à faire la paix avec la maîtresse de son défunt mari pour liquider son deuil. Hélas, son personnage, si merveilleusement attachant dans les premières minutes, voit ensuite sa complexité sabotée sur l'autel du rire facile, la confinant à un rôle de séduisant réceptacle. C'est à son secours, autant qu'à celui de Grace, que Nigel Cole aurait dû accourir.

DANSE  
DANSE  
2000-2001

Compagnie Flak

Perfume de Gardenias

12 au 23 sept. 2000 · Agora de la danse

Ultima Vez

In Spite of Wishing and Wanting

12, 13 oct. 2000 · Salle Pierre-Mercure

La La La Human Steps

Exaucé

20, 21 oct. 2000 · Place des Arts

PPS Danse

Strata

15 au 19 nov. 2000 · Salle Pierre-Mercure

Lanònima Imperial

Cuerpo de Sombra y Luz

30 nov. 2000 · Salle Marie Gérin-Lajoie

Toronto Dance Theatre

Nest

1<sup>er</sup>, 2, 3 mars 2001 · Salle Pierre-Mercure

Lola Dance

Four Solos / Four Cities

22, 23, 24 mars 2001 · Agora de la danse

DCA / Philippe Decoufflé

Shazam!

10 au 13 mai 2001 · Salle Pierre-Mercure



billetterie

Articulée

(514) 844-2172

L'AGORA DE LA DANSE contemporaine

Saison 2000 > 2001

Abonnez-vous!  
525-1500 Forfait 4 ou 8 billets disponibles

DEMANDEZ NOTRE BROCHURE!

Avec les créations de:

José Navas  
Janet O'Leary  
Sarah Williams/danse-cité  
Rukio Wajuri (Japon)  
Sarah Bild/danse-cité

Daniel Léveillé  
Isabelle Van Grimde  
Lola MacLaughlin (Vancouver)  
Dominique Porte

PHOTO: LUTHER VON HIEBEMANN - COMPAGNIE FLAK BOBÉ NAVAS - PERFORME DE L'AGORA



L'AGORA DE LA DANSE

840, RUE CHERRIER METRO SHERBROOKE

L'Agora de la danse est subventionnée par le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des Arts du Canada, le ministère de la Culture et des Communications du Québec, le Fonds de stabilisation et de consolidation des arts et de la culture du Québec, Emploi Québec et la Ville de Montréal.

Hâtez-vous! En vente dès maintenant

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

TECHNO

PRODUCTION  
Mirwaïs  
(Naïve)

On peut déjà parier que le nom de Mirwaïs sera sur à peu près toutes les lèvres cet automne. C'est à lui qu'est revenue la lourde tâche de prêter main-forte à la Madone sur son plus récent album intitulé *Music*. Si l'on se fie à *Production*, le tandem devrait causer tout un émoi. Tête chercheuse au sein du groupe punk-new-wave Taxi Girl il y a plus de 20 ans déjà, ce Français marche maintenant dans les pas de Kid Loco, Daft Punk et autres Micronauts. *Production*, c'est un recyclage électronique ingénieux d'obsessions fort recommandables. On n'a qu'à prendre l'exemple de *Disco Science*, la pièce d'ouverture, où Kraftwerk entre en collision avec le *Cannonball* des Breeders. Sur *V.I.*, Mirwaïs se prête à une relecture plutôt jousissive du *Cargo Culte* de Gainsbourg, tandis que sur *Paradise (not for me)* Madonna s'offre une petite apparition-surprise. De la house anglaise aux structures rythmiques les plus originales, ce réalisateur hors pair dépasse habilement ses collègues en matière de chansons électroniques très accrocheuses. Parce qu'il refuse de se laisser prendre dans le piège aguichant de la *French Touch*, *Production* mérite bien quelques écoutes attentives.

David Cantin

POP

GOT IT MADE  
Brassy  
(Wiiija)

Brassy, c'est du bonbon, un peu comme si Luscious Jackson

décidait tout à coup de faire équipe avec Bikini Kill. Un premier album ayant pour titre *Got It Made* en est la preuve surprenante. Avec l'aide de DJ Swett aux tables tournantes, Muffin Spencer entraîne ce quatuor américain dans des zones éclectiques où le punk et le funk se croisent sans répit. Parfois inégal, Brassy aime prendre des risques à défaut de toujours surprendre. On parle, bien sûr, d'une bonne quantité de rythmes accrocheurs et de textes sympathiques venant appuyer cette sorte de hip-hop qui ne cesse d'accrocher ses vibrations pop. De *Work It Out* à *I Can't Wait*, on s'amuse en écoutant ces trouvailles qui donnent le goût de s'éclater un bon moment. Reste à savoir si ce petit groupe fort intéressant poussera encore plus loin ses expériences ou donnera dans la caricature. Puisqu'il faut faire attention, on n'est jamais trop loin de la redondance. Pourtant, Brassy semble donner le meilleur de lui-même sur *Got It Made* et c'est tout ce qu'on peut demander d'une jeune formation aussi attirante.

D. C.

URBAIN

THIEVERY CORPORATION  
The Mirror Conspiracy  
(4AD/Beggars Banquet)

*The Mirror Conspiracy* est la toute dernière réalisation de la Thievery Corporation, une formation américaine qui emprunte depuis déjà cinq ans le sentier tortueux de l'acid-jazz. Ce duo composé d'enthousiastes du jamaïcain dub et du jazz à saveur latine, les Rob Garza et Eric Hilton, refait surface avec un LP aux saveurs du monde. Depuis *Sounds From the Thievery Hi-Fi* en 1998, le groupe n'a cessé d'élargir ses horizons culturels

Nicolas G. Chouteau



et ce disque en est la preuve. Accompagné de plusieurs collaborateurs fort talentueux telle la chanoisienne brésilienne Bebel Gilberto sur *So Come Voce* ou Lou Lou sur *Le Monde* et *Shadows of Ourselves*, deux pièces en français, la formation dévoile un de ses côtés jusqu'alors inconnu. L'influence la plus marquante de l'album est sans contredit l'instrumentation moyen-orientale qui est dominante dans *Indra*, *Lebanese Blonde* et *Focus on Sight*. Doté d'une production impeccable, le produit final se traduit par un son riche et texturé qui contribue à des ambiances très chic et léchées. L'espace sonore est également utilisé intelligemment, sans être saturé ni vide; il est l'exemple parfait d'un bon dosage en matière de musique électronique. Les points faibles de *The Mirror Conspiracy* ne sont pas nombreux mais il faut tout de même les noter. Quoique excellentes prises chacune individuellement, les atmosphères des treize morceaux demeurent à l'intérieur d'un spectre d'émotions assez réduit, de même pour le tempo des pièces qui ne subit que très peu de variations dans l'ensemble. En bout de piste, un album raffiné qui ne manquera sûrement pas de se faire remarquer à Montréal. Thievery Corporation y sera d'ailleurs en spectacle plus tard cette année.

DISQUES

Moins bon là-haut qu'ici-bas

Le nouvel album d'Isabelle Boulay souffre d'un mal commun en chanson pop: la recherche trop consciente du succès

SYLVAIN CORMIER  
MIEUX QU'ICI-BAS  
Isabelle Boulay  
Sidéral (GAM)

Méga-sortie de l'automne. Méga-lancement au Métropolis lundi. Méga-pochette de presse sur papier feutre chic remise aux mille invités VIP. La parution du nouvel album d'Isabelle Boulay n'est pas une petite affaire. Parlons plutôt d'une opération majeure de mise en marché. Où le temps est une denrée précieuse. L'horaire, de fait, est méga-chargé. Dès octobre-novembre, on ratisse le Québec. Suivent l'Olympia de Paris début décembre, des passages à Genève et à Lille, un retour au Québec pour les Fêtes, et puis c'est reparti à l'assaut de Paris: re-blitz en février 2001...

La stratégie — j'ai failli écrire la star-tégie — a été militairement planifiée par l'organisation Boulay. Spectacle-consécration aux FrancoFolies de La Rochelle en juillet, pré-papier à la une de *Châtelineau* en août, entrevue «intime» avec la collègue Petrowski le jour du lancement. Et ainsi de suite jusqu'au résultat attendu: dépasser le cap des 200 000 exemplaires atteint par *Etats d'amour* et, surtout, percer de façon décisive le marché français. Le gérant Josélito, la compagnie de disques V2-France, tout le monde voit Isabelle Boulay à demeure au sommet de la tour Eiffel. Et œuvrent et manœuvrent en conséquence.

D'où ce *Mieux qu'ici-bas*, troisième effort en studio de la chanteuse d'origine gaspésienne, album préprogrammé en fonction dudit objectif. D'où les appuis majeurs de vedette établies en France:



SOURCE PIERRE TERRASSON

contributions des Patriiick Briel, Richard Cocciante, Daniel Seff, Serge Lama et autres Jean Fauque (parolier attiré de Bashing), participation des musiciens de Francis Cabrel, la liste de pointures accole forcément au disque le label de qualité supérieure française de France. Millésime 2000, cuvée parisienne d'appellation contrôlée.

S'efforcer de coller

Une navrante approche, selon moi. J'avais (beaucoup, beaucoup) aimé le dernier album studio *Etats d'amour* parce que j'y sentais la Gaspésienne dans chaque titre, sinon chaque note. Son charmeant p'tit yodel country marquait invariablement les mélodies à son enseigne nord-américaine: les chansons donnaient toutes l'impression

de lui coller à la peau, alors qu'elle semble ici au contraire s'efforcer de coller aux chansons fourrées. Pour tout dire, Isabelle Boulay est étonnamment absente de son propre album: à la dixième écoute, je la cherche encore.

Et ne la trouve qu'en fouillant. Creux. Au dixième des quatorze titres, par exemple, elle surgit au détour d'une rime poignante de Zachary Richard, avec guitare acoustique grattée derrière. Eclaboussure de vérité dans un bain pop d'eaux stagnantes. Mais reprenons au début. *Parle-moi* commence comme une laissée-pour-compte de *Starmania*, prévisible comme un succès radio garanti sur facture. La chanson d'ensuite débecte au seul titre: *Jeu tentant*.

VOIR PAGE C 7: ICI-BAS

Avec ANNE-MARIE CADIEUX DENIS GRAVEREAUX  
Patrice Gagnon  
Pierre Hupin  
Bernard Meney  
Gaétan Nadeau  
Gilles Simard  
Guy Trifiro  
François Trudel  
Jean-Manuel Vital

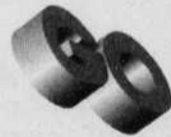


10 REPRÉSENTATIONS EXCEPTIONNELLES

Librement inspiré de l'œuvre de Ingeborg Bachmann Conception et mise en scène de Brigitte Haentjens

Une création de SIBYLLINES INC. En coproduction avec le Festival de théâtre des Amériques

Et les collaborateurs Angelo Barsetti, Lyse Bédard, Mathieu Gourd, Michel Granger, Stéphane Lépine, Danièle Lévesque, Robert Normandeau, Stéphan Pépin, Guy Simard



DU 5 AU 16 SEPTEMBRE À 20 H  
THÉÂTRE ESPACE GO  
4890, boulevard Saint-Laurent, Montréal

RÉSERVATIONS : 514.845.4890  
ADMISSION : 514.790.1245  
www.espacego.com www.admission.com

électr-opéra



Pauline Vaillancourt  
l'enfant des glaces  
du 8 au 23 septembre 2000

Musique : ZACK SETTEL  
Conception et mise en scène : PAULINE VAILLANCOURT

Interprètes : Pauline Vaillancourt, soprano · Jean Maheux, comédien

Scénographie : Pauline Vaillancourt · Costumes : Caroline Mercier  
Éclairages : François Roupinian · Vidéo : Yves Labelle  
Langage corporel : Johanne Madore · Maquillages : Jacques-Lee Pelletier

Une création de Chants Libres en coproduction avec le Musée d'art contemporain de Montréal

Les représentations débutent à 20 h. Relâche les dimanches, lundis et mardis

SALLE BEVERLEY WEBSTER ROLPH DU MACM  
185, rue Sainte-Catherine Ouest (Métro Place-des-Arts)  
Renseignements et réservation : (514) 847-6226  
www.macm.org

Prix du billet : 24 \$ (régulier), 16 \$ (étudiant/ainé/ami), taxes incluses

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Québec

Chants Libres

LES ARTS du Mourier  
Pratircom SCÉR

Faculté de musique

50 ÉVÉNEMENTS EN MUSIQUE

Le jeudi 28 septembre 2000  
Richard Raymond

Le vendredi 29 septembre 2000  
Musiques du monde  
GRATUIT

Le samedi 30 septembre 2000  
Natalie Choquette  
Orchestre de l'Université de Montréal  
direction : Jean-François Rivest

IRAN  
INDE  
BALI

RAYMOND NEMOR ALCAN LEBLANC  
HAN SYLVESTRE VIANE DEFERNE  
ERANO ALERED

ans... à composer notre avenir

Le lundi 2 octobre 2000  
Ensemble Organum  
MARCEL PÉRÈS  
RÉJEAN POIRIER

OPÉRA  
514 343.6000  
www.umontreal.ca  
Billetterie 842-2112

OPÉRA

Université de Montréal

SURVEILLEZ NOTRE PROGRAMMATION JUSQU'EN AVRIL 2001

## LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

## ICI-BAS

SUIITE DE LA PAGE C 6

C'est le parolier de Bashung qui a commis ça? «Tous ces mots qu'on aligne / Ces flots inutiles / Cernant les mobiles / Du fragile...» Essayez donc d'interpréter avec intensité cette parade de phonèmes vides: Isabelle Boulay ne s'en tire pas si mal, tout considéré.

Continuons. *Un jour ou l'autre*, ballade piano, pioche sans surprise dans les habituelles gammes de Bruel: on pourrait chanter là-dessus ses succès à lui au lieu des mots de Marie-Florence Gros. *Jamais assez loin*, collaboration Louise Forestier-Zachary, élève enfin le niveau: texte palpable, musique prenante. *Trop de choses*, texte de Fauque sur musique de France D'Amour, passe sans qu'on s'y arrête, faute d'aspérités. *Le Cœur combat* et la chanson-titre, parollement, ne laissent rien au cœur, joliment tournées mais flottant à la surface des mots comme si elles étaient seulement destinées à la radio passe-partout des salles d'attente d'après-midi (en lisant l'article à propos d'Isabelle Boulay dans *Châtelaine*, assurément).

Presque cachées au milieu du disque, quelques titres réchappent l'ensemble, plus naturellement cousins d'*États d'amour*. Je m'en contenterai (forte création Lama-Sylvain Michel), *Quand vos cœurs m'appellent* (bon blues-pop avec crescendo bien appuyé), et surtout la belle et triste *Je n'voudrais pas l'aimer*, donnent pendant une dizaine d'agréables minutes la véritable mesure de l'interprète Boulay. Mais on revient vite à la bête pop à numéros avec Richard Cocciante (*C'était notre histoire*) et encore l'insupportable Bruel (*Où tu t'en vas?*).

Je ne suis pas seulement déçu par *Mieux qu'ici-bas*: je me sens floué. La carrière d'Isabelle Boulay est une contradiction avec des cheveux roux. D'un côté on embrasse la fille saine, pieds bien plantés au sol, l'interprète de cœur, l'ancienne choriste de Bigras, celle qui aime le sentiment vrai et la chanson qui remue. De l'autre, on la positionne en prochaine méga-vedette de la francophonie, ne reculant devant aucun acoquinement pour assurer la montée aux nues. Sur qu'on obtiendra ce qu'on veut d'elle: la gloire. Ce disque tapissera sans nul doute les ondes. Mais à la fin, sur *Le Banc des délaissés*, la magnifique chanson que Zachary Richard lui écrivit pour *États d'amours*, on sera au moins quelques-uns à se sentir abandonnés.

FRANÇOIS TOUSIGNANT

## À LA CLAIRE FONTAINE

Florilège de musiques québécoises de l'époque du peintre Kriehoff: Chant folklorique et pièces de Calixa Lavallée, Ernest Gagnon, J.-J. Perrault, L.-E. Rivard, Francis Woolcott, Antoine Dessane, J.-C. Brauneis II, Henri Prince, E. Blain de Saint-Aubin, Ch.-W. Sabatier et Célestin Lavigneur. Ensemble Beckwith (John Beckwith, piano et harmonium; Lisa Lindo, soprano; Darryl Edwards, ténor; Dianne Aitken, flûte et piccolo; David Greenberg, violon; Trevor Tureski, percussion).

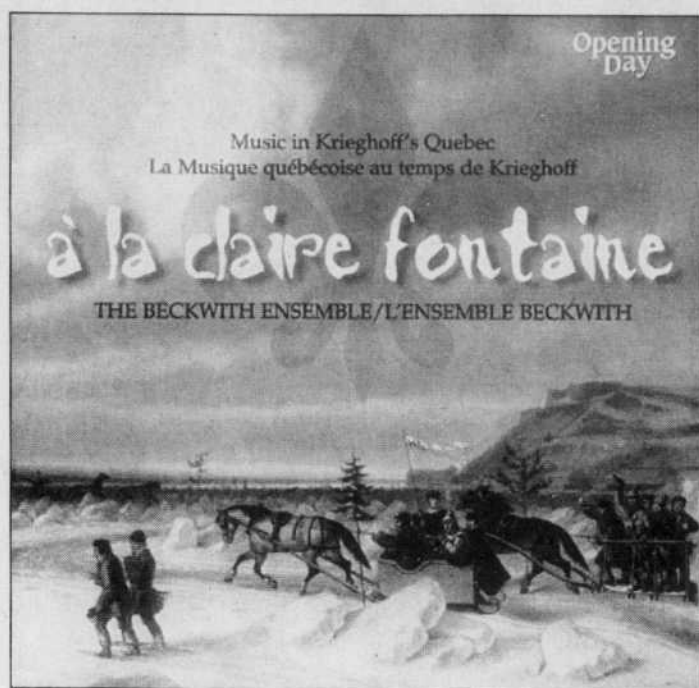
Durée: 56 min.

23 Opening Day ODR 9321

L'histoire est de nouveau à la mode. Alors on monte des expositions des tableaux de Cornelius Kriehoff. L'exposition Images du Canada, en ce moment au Musée des beaux-arts de l'Ontario, à Toronto et qu'on retrouvera dans quatre autres villes jusqu'en fin de 2001, a servi de prétexte à John Beckwith, compositeur et ardent défenseur de longue date de l'histoire de la musique au Canada, de compiler avec des amis des morceaux du répertoire qui datent de l'époque du peintre.

Comme la peinture parle de la vie du temps, autant la musique le fait. Chants folkloriques, mélodies inspirées des mélodies amérindiennes, musique sacrée composition originale de danse, militaire... bien des genres y passent. Ce qui importe ici, ce n'est pas tant la qualité des œuvres (rien n'est mauvais cependant: avec surprise on découvre une réelle beauté à cette naïve simplicité). Non plus que celle de l'interprétation (n'avez crainte, en ce domaine vous êtes ici également en de très bonnes mains), c'est la qualité du témoignage historique qui domine tout.

On pense souvent, avec raison, qu'un livre ou un qu'ours d'histoire doit s'accompagner de tableaux, d'illustrations et d'extraits littéraires. Ainsi a-t-on trop longtemps fait fi de l'aspect sonore. Vous saisissez alors



l'énorme vide ici comblé! Plus aucun livre d'histoire du Canada — a fortiori aucun cours de cette histoire — ne saura se passer de ce document.

Si le patrimoine vous passionne, si vous êtes un peu curieux, si vous avez peine à trouver un éventail bien fait de ces traces sonores qu'une bonne part des musicologues actuels méprisent encore trop, vous vous régalez de ce retour sonore de l'héritage du XIX<sup>e</sup> siècle canadien, voire assez spécifiquement québécois — Kriehoff étant ce qu'il est naturellement et ayant œuvré là où l'on sait.

## LOIS MARSHALL

Robert Schumann: *Liederkreis*, op. 39 (Eichendorff); *Fauneliebe und Leben*, op. 42 (Chamisso); *Dichterliebe*, op. 48 (Heine).  
Lois Marshall, mezzo-soprano; William Aide, piano.  
Durée: 77 min. 45. Les Disques Radio-Canada / CBC Records, collection Perspective, PSCD 2019

Je vous parle parfois des maisons de disques qui mettent la main sur les archives de station de radio. Dans le cas qui nous intéresse ici, c'est une même institution qui joue le triple rôle

de producteur de concert, diffuseur et archiviste sonore et finalement de producteur de disque. Cela permet de faire revivre la mémoire d'une grande cantatrice canadienne qui nous a quittés il y a à peine trois ans: la mezzo Lois Marshall.

Le programme tout Schumann fut enregistré le 29 octobre 1978 à Toronto. La cantatrice avait cinquante-quatre ans. On y retrouve *Les Amours et la vie d'une femme* (Frauenliebe und Leben), le *Liederkreis* op. 39 (cycle de lieder) qui, bien que destiné à un homme, fut approprié par bien des femmes. Et aussi le cycle *Les Amours du poète* (Dichterliebe); bon, j'ai déjà écrit en ces pages que le transposer de voix d'homme — car le texte est vraiment conçu pour être chanté par un homme comme *Marguerite au rouet* par une femme — à voix de femme paraissait une sorte d'absurdité *sauf* si on avait affaire à une grande interprète.

C'est ce qu'offre ici Lois Marshall. Dans la plus pure tradition germanique du lied, chaque mot est pensé, chaque note est pesée. La combinaison musicale est alors irrésistible, surtout avec la participation sensible du pianiste William Aide. Il sait vraiment

créer le climat, le soutenir, puis le perpétuer.

Dans le *Frauenliebe...*, l'art de Marshall est souverain comme dans le *Liederkreis* sur des poèmes d'Eichendorff. La voix est chaude, bien timbrée; un vibrato un peu fort va peut-être gêner de prime abord, mais on l'oublie très vite tant le résultat poétique est fascinant. Et la diction est absolument impeccable, ce qui ne gêne rien. Donc, artistiquement, on peut chaudement recommander ce disque. Cependant, il arrive que la cantatrice peine un peu dans les aigus, au point d'user de bien des *ossias* pour ménager un aigu qui a parfois de la peine à attaquer solidement la note. Tel est le risque du régal et de l'enregistrement sur le vif: pas de deuxième prise possible.

La prise de son trahit aussi son âge. Comme c'est souvent le cas dans des enregistrements historiques, il faut s'attacher plus au contenu qu'au contenant. Dans ces conditions, vous ferez un beau voyage lyrique et romantique.

## GOOD MEDECINE

Terry Riley: *Good Medicine*, extrait de *Salome Dances for Peace* (1986-87); Steven Mackey: *Great Crossing*, *Great Divide* (1996); Conlon Nancarrow: *Quatuor à cordes* (1945); Michael Nyman: *In Re Don Giovanni* (1991); Andrew Poppy: *Last Light* (1998); Anton Webern: *Fünf Sätze für Streichquartett*, op. 5; Michael Daugherty: *Paul Robeson Told Me* (1994); Arvo Pärt: *Summa* (1983); Graham Fitkin: *Servant* (1992).  
The Smith Quartet (Ian Humphries et Charles Mutter, violon; Nic Pendlebury, alto; Philip Sheppard, violoncelle).  
Durée: 74 min. 12.  
Glissando 779 003-2

Un petit ramassis de pièces — toutes très courtes, les deux plus

longues atteignant à peine treize minutes — pour quatuor à cordes du XX<sup>e</sup> siècle, allant de Webern à Poppy, il y a de quoi intriguer. Surtout quand il s'agit d'une formation encore inconnue chez nous. The Smith Quartet s'inscrit dans cette grande renaissance d'engouement pour cette formation par les Anglais. Les archets les plus connus de cette nouvelle génération d'interprètes restent ceux du quatuor à cordes The Lindsays.

Son terrain est plus le répertoire classique et romantique. The Smith Quartet, fondé en 1990, s'intéresse exclusivement à la musique du XX<sup>e</sup> siècle et d'aujourd'hui. C'est un peu l'équivalent londonien de ce que le quatuor Kronos est à San Francisco. On propage le répertoire et on stimule la création, s'y donnant à fond et maîtrisant sans heurt les embûches techniques et les nouveaux types de jeu.

À cet égard, The Smith Quartet est impeccable de précision rythmique, d'ensemble et de justesse — et croyez-moi, dans la prise de son neutre et fade qu'on leur a faite, c'est tout un compliment. Des subtilités webériennes aux amusants traits répétés de Nyman, tout est superbement en place. L'ensemble participe cependant de ce courant esthétique actuel qui préfère les interprétations assez «désengagées». On joue comme les minimalistes composent, c'est-à-dire que le processus occupe le haut du pavé. Ceux qui adorent les interprétations «senties» seront donc déçus.

Pourtant, bien des œuvres ici retenues méritent ce genre d'approche (Nancarrow et Riley entre autres); c'est la seule manière de leur rendre implacablement justice. Ce qui laisse sur sa faim ici c'est la neutralité de la prise de son, comme si le relief du son était mort; un peu d'ambiance ne nuit jamais. Malgré sa qualité et son intérêt, cet enregistrement en manque malheureusement beaucoup.

7 septembre à 19 h 30

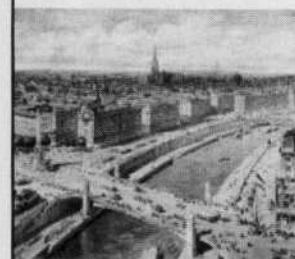
10 septembre à 15 h 00

14 septembre à 19 h 30

17 septembre à 15 h 00

Théâtre Paul-Desmarais

## FESTIVAL DE MUSIQUE DE CHAMBRE DU CCA



L'IDÉE DE LA GRANDE VILLE : MUSIQUE DE L'EUROPE CENTRALE 1890-1937

Directeur artistique  
Neal GrippAvec  
Yehonatan Berick

Jonathan Crow

Karina Gauvin

Antonio Lysy

Richard Raymond

CCA

Centre Canadien d'Architecture 1920, rue Baile, Montréal

15 \$ par concert - 50 \$ pour la série - Réservations : 939.7026

chaîne culturelle  
Radio-CanadaCBC radio Two  
93.5 FM

En collaboration avec la Chaîne culturelle de Radio-Canada et CBC Radio Two.

12 au 16 et 19 au 23 septembre 2000 | 20 h 00

Chorégraphe | José Navas  
Assistante à la chorégraphie et répétitrice | Marie-Andrée Gougeon

Interprètes | Tony Chong, Catherine Jodoin, José Navas, Amélie Paquette, Manuel Alfonso Perez, Maria Ines Villasmil

Directeur technique | Marc Parent  
Assistante à la technique | Caroline Ferland

Musique | Pierre Berthel, Joao de Bruco, Laurent Maslé, Bob Osterlag

Costumes | Vandal Costumes

Coproducteur | Compagnie Flak, Centre National des Arts, Festival Danse Canada (Ottawa), The Joyce Theater (New York), Korzo Theater (La Haye), Canadian Heritage's Millennium Program (Canada)

Résidences | Banff Centre for the Arts, Agora de la danse (Montréal), Trafo (Budapest)

Flak  
José Navas

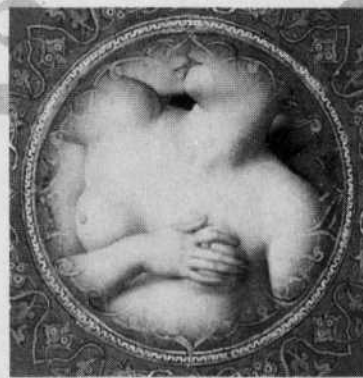
Perfume de Gardenias

« Une œuvre d'une grande poésie, urbaine, calme et décalante, finement tracée comme un dessin à l'encre de Chine. »  
Andrée Martin | Le Devoir

Ce spectacle fait partie de la Série

Rencontre du Jeudi  
avec José Navas le 14 septembre, après le spectacle.L'AGORA DE LA DANSE 525-1500  
840, RUE CHERRIER METRO SHERBOOKE  
Admission 790-1245

Karen Young

L'oratorio  
Le Cantique des Cantiques

19, 22 et 23 septembre à 20h00

THÉÂTRE CORONA

2490, rue Notre-Dame Ouest

Billetterie : (514) 931-2088 Réseau Admission : 790-1245

ALBUM DISPONIBLE CHEZ TOUS LES BONS DISQUAIRES

★★★★ / Le Soleil ★★★★★ / La Presse, Voir

MS

LES ENQUÊTES LEBON

MECAUSLAN

LE DEVOIR

Sonic

DANSE  
DANSE  
présente

une coproduction de LOMA et du Centre Pierre-Péladeau

Ultima Vez / Wim Vandekeybus  
In Spite of Wishing and Wanting  
12 et 13 octobre 2000 / 20 hCentre Pierre-Péladeau  
Salle Pierre-Mercure

Billets: 987-6919 / Admission: 790-1245

Aussi disponible avec forfaits à partir de 99 \$ - Info : (514) 844-2172

## LE DEVOIR

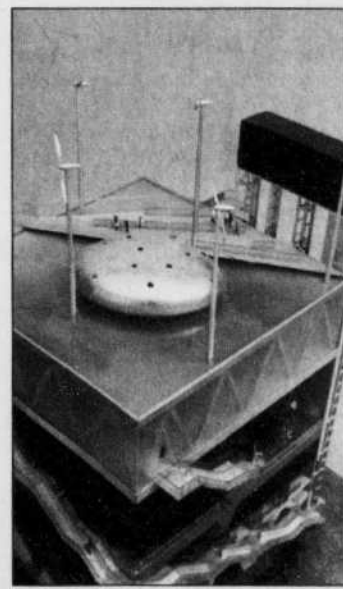
L'éco-design industriel permet de réaliser d'importantes économies de coûts de production tout en épargnant à l'environnement naturel de faire le travail des entreprises et des consommateurs, celui de «digérer» nos déchets. Voilà de bonnes nouvelles en provenance de l'exposition universelle Expo 2000 d'Hanovre, car la planète souffre d'une «crise de foie» des plus alarmantes.

CHARLES-ANTOINE ROUYER

Hanovre, Allemagne — Imaginez du tissu biodégradable et sans teintures toxiques. Ou bien la brosse d'un balai en fines lamelles taillées dans une bouteille en plastique souple de boisson gazeuse. Ou encore un réfrigérateur construit à même le mur de la cuisine avec un conduit pour «importer» le froid de l'extérieur en hiver et réduire ainsi la consommation énergétique.

Ces trois produits, présentés lors de la conférence «Eco-design sans frontières», organisée les 23 et 24 août dernier à Expo 2000 par l'organisme allemand Carl Duisberg Gesellschaft avec la collaboration du programme pour l'environnement des Nations unies, illustrent les multiples facettes du design écologique: conception/matériaux entièrement repensés pour réduire les déchets, conception réutilisant des matières premières d'un autre produit ou conception réduisant les coûts de fonctionnement d'un produit.

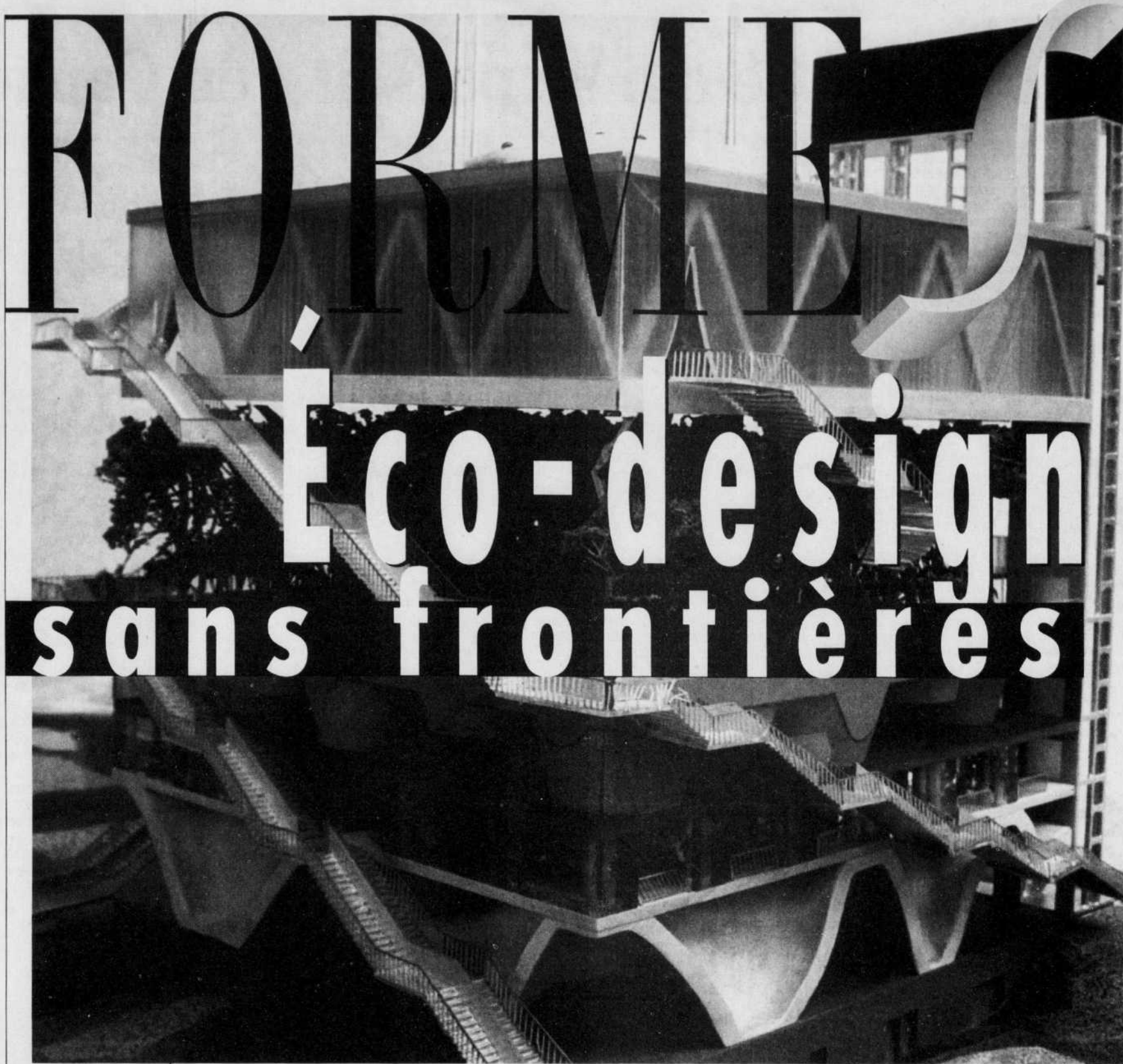
L'éco-design industriel, c'est tout simplement concevoir des produits qui, sans rien concéder à la qualité ou au confort, consomment moins de ressources naturelles, de matières premières. Cette démarche est autant technologique que conceptuelle, à en juger par un principe directeur de l'éco-design, la notion de production invendable, c'est-à-dire tous les déchets toxiques issus de la fabrication d'un produit mais qui ne sont pas vendus avec le produit. Éliminer cette production excédentaire permet de réduire les coûts de l'entreprise et l'impact sur l'environnement. Parallèlement, le concept du cycle de vie d'un produit pose qu'une entreprise est responsable de ses produits depuis «le berceau jusqu'à la tombe», c'est-à-dire non pas uniquement jusqu'à la caisse enregistreuse mais aussi après la vente, au cours de l'utilisation et de l'élimination du produit.



### Production et consommation

Au sein de l'entreprise, la démarche d'éco-design peut prendre place de deux manières, explique Ursula Tischner, designer industrielle de formation et participante à la conférence. «Il y a deux façons différentes, ascendante et descendante. Cela vient soit des ingénieurs ou des designers qui par souci d'écologie arrivent à convaincre la direction avec des arguments de réduction des coûts. Soit c'est le contraire, la direction comprend que cela pourrait bénéficier à [l'image de] l'entreprise car leurs clients sont préoccupés par l'environnement ou bien tout simplement pour réduire leurs coûts de production.»

La designer allemande vient ensuite bousculer certaines idées reçues sur le couple designer/ingénieur. «Les ingénieurs sont parfois en avance sur les designers pour



# ÉCO-design sans frontières

## ÉCO-DESIGN URBAIN

Le pavillon des Pays-Bas à l'exposition universelle d'Hanovre est un prototype d'éco-design urbain intitulé *La Hollande fait de la place*. La structure en béton de quatre étages abrite éoliennes et terrasse paysagée sur le toit, et aux étages inférieurs, trois salles audiovisuelles, de grands arbres et des rayonnages pour cultiver des fleurs sous une lumière artificielle. L'autre moitié du site peut ainsi accueillir au ras du sol trois champs de fleurs sauvages.

concevoir un produit recyclable. Les designers par contre pensent qu'ils s'y connaissent en éco-design, mais dès que vous entrez dans les détails, dans les questions techniques, de matériaux, de l'analyse du cycle de vie de différentes technologies, [les designers] sont vite dépassés», lâche la consultante allemande en éco-design de Ec[o]ncept et la dessinatrice du réfrigérateur fonctionnant en hiver au froid naturel, indiquant que la formation des ingénieurs est plus poussée dans le domaine.

À l'extérieur de l'entreprise, la clientèle pouvant induire des produits de conception écologique est multiple, précise Martin Charter, responsable du Centre for Sustainable Design (Centre pour le design durable — [www.cfsd.org.uk](http://www.cfsd.org.uk)) de l'University College au Royaume-Uni et l'un des participants à la conférence. «Il y a la clientèle domestique [le grand public], le commerce d'entreprise à entreprise, l'approvisionnement du secteur public et la distribution de grande qualité, soit les détaillants.»

Un autre facteur renforce l'influence de la demande sur la montée de l'éco-design observée dans les grandes entreprises, ajoute M. Charter. «Il y a certes les préoccupations écologiques [des clients]. Mais il y a aussi le flux de l'information accru avec Internet.» Comprenez ici que l'image de marque d'une grande entreprise a vite fait d'être élaboussée par le bouche à oreille électronique si l'entreprise salit trop l'environnement naturel (pollution par marée noire par exemple) ou l'environnement social (travail des enfants).

### Design écologique ou design durable?

Enfin, le contexte législatif, et donc fiscal, peut aussi influencer sur les pratiques internes d'une entreprise. À ce titre, Martin Charter souligne des divergences internationales, évoquant ce que les États-Unis appellent «la forteresse verte de l'Europe», dont les réglementations écologiques seraient interprétées comme du protectionnisme déguisé. Paradoxalement, M. Charter note comment «le savoir-faire écologique de certaines entreprises américaines est à la pointe mondiale en la matière». Ces sociétés pourraient donc se montrer concurrentielles outre-Atlantique.

Ce dernier point aborde le deuxième volet de la conférence, le transfert de technologies écologiques du Nord vers le Sud (voir encadré), permettant à tous les pays de la planète de partager le fruit de ressources naturelles mieux exploitées. Soulignant l'importance d'un design socio-

écologique, M. Charter conclut: «Eco-design ne veut pas dire design durable».

### L'avenir de l'humanité

Les deux journées de la conférence Eco-design sans frontières constituaient l'entrée en matière de dix jours de formation pour une vingtaine de designers asiatiques et sud-américains invités par Carl Duisberg Gesellschaft (CDG), pour une cinquantaine de conférenciers au total.

Compte tenu du thème de l'exposition universelle Expo 2000, «L'avenir de l'humanité», décliné sous trois formes, «Êtres humains, nature et technologie», Hanovre s'imposait pour rassembler des designers du Nord et du Sud désireux de participer aux mutations industrielles du XXI<sup>e</sup> siècle motivées par la crise écologique de la planète. Voici un aperçu des voix du Sud, qui se sont davantage fait entendre au cours des repas et des ateliers en petit groupe.

Précisons que l'organisateur de la conférence, l'organisme para-public allemand CDG ([www.cdg.de](http://www.cdg.de)) dont la vocation est de former des cadres d'entreprises dans le monde entier, insiste sur le thème du développement durable depuis le sommet de la terre de Rio en 1992. Pour leur part, les Nations Unies ([www.unep.org](http://www.unep.org)) élaborent un programme de consommation durable en vue de «Rio + 10», en 2002.

«L'éco-design, c'est formidable, car nous pouvons réfléchir à long terme et ne pas appliquer des solutions après coup, en aval», note une designer industrielle thaïlandaise au cours d'un repas le premier jour. «D'habitude, la société-mère [multinationale] nous envoie le design et nous assemblons le produit. [...] Mais j'ai vu à la télévision la semaine dernière des enfants de quatre ans qui cherchaient de l'or [au tamis] dans des rivières très sales. Nous avons des documentaires sur les préoccupations écologiques chaque semaine. Mais le gouvernement n'en fait pas assez», conclut-elle.

«C'est une question de survie pour eux», enchaîne un membre d'un organisme de promotion du design au Cambodge, autre designer, évoquant les conditions de vie précaires de ces enfants. «Ils le savent [que l'eau n'est pas salubre] mais ils ne peuvent rien y faire.»

«Moi, j'enseigne le design industriel», ajoute dans la foulée une jeune femme des Philippines. «Une fois sortis de l'école, nos designers finissent par fabriquer des paniers et ils dépriment.»

Le lendemain matin, en petit groupe, une femme d'affaires népalaise produisant des tapis évoque l'accès à l'information sur les outils de production plus écologiques. «Il n'y a aucune donnée sur les teintures non toxiques. Il faudrait une banque de données mondiale.»

«Les données sont disponibles à l'interne dans les entreprises», répond une enseignante allemande en gestion du design. «Mais elles ne veulent pas les diffuser, car cela représente un atout concurrentiel pour elles», conclut-elle, évoquant la conférence de la veille faisant l'éloge des teintures non toxiques de l'entreprise suisse Rohner Textil ([www.climatex.com](http://www.climatex.com)) qui vend les droits de ses teintures écologiques.

«Dans mon pays, dit alors un professeur indien de design, nous avons une foule de teintures naturelles et sans danger pour l'environnement. Mais si une entreprise dépose un brevet là-dessus, que pouvons-nous faire?»

«La société doit-elle être dirigée par les philosophes ou par les marchands?» interroge un jeune designer brésilien, lors d'un atelier de discussion l'après-midi, en ajoutant: «De nos jours, ce sont les marchands qui dominent, ils vendent n'importe quoi et les consommateurs achètent tout.»

### REGARD OBLIQUE

L'Industrie Forum Design d'Hanovre ([www.if-design.de](http://www.if-design.de)) décerne une trentaine de prix en éco-design sur près de 350 prix en design industriel attribués chaque année. Les trois premiers lauréats reçoivent respectivement environ 20 000 \$ CAN (30 000 DM), 13 000 \$ (20 000 DM) et 6500 \$ (10 000 DM). Les critères de sélection comprennent le choix des matériaux, la consommation énergétique, l'innovation technologique ou encore la durabilité ou la facilité à effectuer des réparations.

Par contre, l'organisme international Global Nature Fund ([www.globalnature.org](http://www.globalnature.org)), qui endosse les tissus biodégradables de Rohner Textil, inclut les paramètres sociaux au cours de la production dans ses critères en matière de design durable.

Deux adresses utiles:  
Expo 2000: [www.expo2000.de](http://www.expo2000.de)  
Pavillon hollandais: [www.expo2000.nl](http://www.expo2000.nl)

Cet article a été réalisé avec la participation de Air Transat, de [www.raileurope.com](http://www.raileurope.com) et de Carl Duisberg Gesellschaft.

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours (niveau 3)  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone: (514) 866-2436  
Télécopieur: (514) 866-0881  
Courriel: [idsm@idsm.qc.ca](mailto:idsm@idsm.qc.ca)  
Site Web: <http://www.idsm.qc.ca>

## Designers : bénéficiez de 10 000 \$ pour développer un concept novateur !

Dans le cadre de son nouveau programme **Liaison entreprises**, l'Institut de Design Montréal (IDM) offre aux designers une contribution atteignant 33 % des coûts de la réalisation d'un projet jusqu'à concurrence de 10 000 \$.

**Un soutien pour favoriser le développement d'idées**  
Ce soutien financier vise à encourager les designers de toutes les disciplines à développer des idées, des projets et des concepts novateurs en design et à en faciliter l'éventuelle commercialisation.

Au cours du développement du projet, d'une durée maximale de trois mois, le designer aura, entre autres, à évaluer le potentiel et à le positionner par rapport aux produits déjà

existants sur le marché. Après trois mois, il devra aussi être en mesure de présenter une maquette ou un prototype (virtuel ou manuel) à l'IDM.

### Admissibilité

- Designers, de toutes les disciplines du design, pratiquant professionnellement depuis plus de cinq ans (la priorité sera donnée aux partenaires potentiels designer-secteur privé);
- Projet non démarré avant son approbation par l'Institut;
- Projet réalisable en trois mois.

### Critères d'évaluation du projet

- Caractère novateur;

- Potentiel de commercialisation (intérêt du secteur privé ou autres);
- Qualité du dossier présenté (clarté des informations).

### Inscription au programme

Pour obtenir des renseignements supplémentaires ou vous procurer le formulaire de proposition, contactez Helen Stavridou, directeur exécutif de l'IDM, au (514) 866-2436.

### Date limite

Les formulaires de proposition doivent parvenir à l'IDM au plus tard le **vendredi 13 octobre 2000, à 15 h.**

Galerie  
IDM

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture de la Galerie de l'IDM (été 2000):  
du dimanche au mercredi, de 10 h à 18 h;  
du jeudi au samedi, de 10 h à 21 h.